

L'ÂME DE LA FEMME HINDOUE

A PROPOS DU LIVRE

«VON DER SEELE DER INDISCHEN FRAU» (1)

PAR

HEDWIG BACHMANN DE MELLO

Ce livre qui s'est fait presque sans que je me donnais compte du thème et qui ne représentera qu'une contribution à l'étude de la psyché de la femme indienne, possède comme squelette des dictons populaires, des proverbes et parfois des légendes qui ont un constant cours dans la pensée et le langage du peuple et constituent un repertoire philosophique d'autant plus remarquable que le Konkani a cessé d'être une langue écrite et que le peuple, dans la région du Konkani, est en général illettré et ne subit point l'influence de l'instruction dans sa propre langue.

(1) Acaba de ser publicado pela tipografia Rangel, de Bastora, Índia Portuguesa, o primeiro livro alemão impresso em Goa e que se intitula «**Von der Seele der indischen Frau**» (*im Spiegel der Volkssprüche des Konkani*). É sua autora a Sr.^a D. Hedwig Bachmann, suíça de origem e portuguesa de nacionalidade, pois é esposa do nosso prezado consócio Prof. Froilano de Melo. Trabalho de psicologia e etnologia dos povos industânicos, que será analisado mais detidamente, a Autora, que, devido às circunstâncias anormais actuais, se viu obrigada a editar — e em tiragem bastante limitada — o livro em Goa, onde a língua alemã é quasi desconhecida, fêz em 1 de Março de 1942, perante um público muito restrito, a apresentação do seu livro numa conferência que, escutada com encanto, se regista hoje nas páginas desta Revista.

Comme achèvement et forme plastique ce squelette est sur-vêtu des descriptions nécessitées pour l'approfondissement de l'essence de ces proverbes qui, chez quelques uns d'entre eux, pouvait être souvent tracée jusqu'à la littérature védique. Ainsi, par ce langage du peuple, nous nous trouvons, pour notre admiration, en face d'un corps de doctrines infiltrées dans la masse et provenant de la très ancienne et toujours vivante culture indienne qui nous fait comprendre la raison d'être des coutumes et moeurs dont nous nous étonnons tellement en prenant contact avec l'Inde — qui nous relève l'évolution sociale tellement extraordinaire et parfois pleine d'étranges paradoxes et qui — j'ose le dire — nous laisse entrevoir la cause de la marche en arrière de ce peuple une fois si hautement placé.

L'esprit qui anime ce livre c'est l'esprit indien avec lequel je me sens en affinité, provenant probablement d'une mystérieuse parenté de race, et ainsi je trouvais un vrai plaisir à le sonder et à relever même des fois de vraies parallèles avec notre pensée nordique.

Le coeur qui palpite à travers ce livre n'est guère qu'un coeur humain qui cherche à comprendre avant de critiquer, à analyser avant de juger et qui, libéré de préjugés, fait de ses sentiments l'instrument pour pénétrer dans l'âme d'autrui.

Cette étude, entreprise par ma profonde sympathie envers la femme de l'Inde, chez laquelle résident sans doute — quoique dormantes — les qualités de son ancêtre, naguère placée sur un piédestal d'admiration générale, m'a portée à quelques conclusions intéressantes :

D'abord, j'ai trouvé que ce peuple d'Hindoustan — car la culture du Konkan n'est en réalité que la culture de l'Hindoustan — si différent par le mélange de races, si divisé par un rigide système de castes, professant sa foi à travers de confessions si variées, manifeste néanmoins le trait fondamental d'une éthique commune

qui lui emprunte une particulière Unité populaire — fondée sur rien d'autre que sur l'héritage de ses philosophes et Moralistes des anciens temps, versé de l'ancien répertoire Sanskrit par le moyen de la tradition orale, répandue par les Brahmanes à travers les langues prakrites.

Et ce legs précieux nous le trouvons donc devenu la vraie possession de la masse ignorante et analphabète — même dans ses couches basses — avec une profusion comme on n'en trouve chez aucun autre peuple du monde.

Davantage: nul autre peuple ne manifeste dans ses maximes et, en même temps, dans sa conduite, une plus forte tendance pour le transcendant et une plus grande foi dans la vie éternelle — un fait qui explique son peu d'intérêt pour les commodités dans la vie de ce monde.

On aurait tort d'attribuer de tels traits aux soidisant tendances organiques et innées du peuple. Je suis d'avis qu'elles ont été plutôt créées par des conditions spéciales nées surtout de l'époque qui suivait l'invasion aryenne.

C'est le choc de deux peuples tout à fait différents dans leur structure sociale — l'aryen et le dravidien —, c'est l'intermariage entre un peuple patriarcal et matriarcal qui auront probablement causé le Patriarcalisme exagéré de l'Inde avec tous ses traits si déprimants pour la femme, chez laquelle il fallait, coûte que coûte, supprimer la moindre idée de ses libertés et de son pouvoir de jadis.

Cette suppression de toute individualité chez la femme à l'aide de lois trop dures et l'anéantissement de sa personnalité, qui en fut la conséquence, auront été la cause première pourquoi les générations suivantes s'impregnèrent du plus complet désintérêt pour la vie d'ici bas, pour l'action, pour la joie d'être et auront-elles engendré la philosophie négativiste, qui dorénavant s'accapara des esprits de l'Inde et à laquelle la femme elle-même

a payé le tribut le plus lourd et qu'elle a su seller heroïquement par sa magnanimité au moment de sa montée sur la pyre de son mari?

Nous arrivons à l'admettre lorsque nous suivons la femme hindoue dans sons évolution sociale et lorsque nous nous rendons compte de l'influence profonde de cette philosophie qu'elle a dû subir et à laquelle elle a fini par succomber.

Dans une rapide course à travers les divers chapitres du livre j'essayerai de relever les faits les plus saillants qui m'ont amenée à cette conclusion.

*

* *

Comme une étoile fixe au ciel de l'Inde, à travers tous les temps, nous trouvons la femme vénérée comme Mère: partout, parmi grands et petits

« Point de divinité comme celle de la mère »

« Une mère est plus vénérable que mille pères ».

Voilà les maximes sacrées que l'hindou boit ensemble avec le lait maternel. Et combien d'autres pareilles qui nous relèvent l'adoration vouée à la mère! Ces sentences forment un code de doctrines qui contient la forme elle-même de la conduite de chacun. Les oeuvres sacrées de la littérature nous en donnent preuve. L'obéissance à la parole de la mère c'est le ton dominant dans l'accord harmonieux de la vie de chacun et j'ai été heureuse de trouver dans le Ramayana, le Mahabharata et les Pouranas de belles stanzas qui la chantent toujours dans ce haut diapason. La bouche du peuple a recueilli l'idée de ce principe. Ne dit-elle pas: *« La parole de Mère n'a point de discussion? »* (1)..

Et comme une menace pour celui qui oserait se dérober à

cette règle vient le dicton: *« Si tu fais verser des larmes à ta mère, le malheur sera sur toi »* (2).

Le coeur du peuple a su sentir la félicité infinie qu'une mère répand autour d'elle. Il s'exprime dans l'image incomparable du proverbe qui dit: *« La mère est morte et son manque fut ressenti comme celui de la lumière à l'approche de la nuit »* (3).

Cette comparaison de la femme et Mère avec la Lumière, sans laquelle tout est ténèbre et angoisse, se trouve fréquemment dans la littérature védique et si Manou les comble avec le titre *les déesses de bonheur*, l'âme populaire incarne la Mère dans une image encore plus sainte: *« La mère est morte et le ciel s'est évanoui »* (4).

Ecoutez les paroles prononcées par le roi des Nagas: *« Contre toutes malédictions il y a un remède, mais pour ceux maudits par une mère, je ne saurais de qui ni d'où pourrait venir le salut, car cette malédiction est même au dessus de celle qui pourrait être jetée par l'Eternel, Irrévocable et Infini Dieu »*. Ces paroles ne nous laissent point de doute sur le pouvoir qu'on attribue dans l'Inde à l'esprit maternel.

La mère est comparée à la vache sacrée et si, originairement, un sens purement matériel, fondé sur la nourriture que nous apporte le lait, a donné cause à cette comparaison, plus tard Mère et Vache ont englobé une conception plus vaste, étant des synonymes de la Patrie qui nous soutient. La comparaison se conservait même lorsque l'esprit indien se laissa absorber par des conceptions plus idéalistes et ébauchait la prière que voici: *« La vache rend son amour à son petit sans secours: Montre-moi, o Mère gracieuse, ta pitié d'en haut,*

« O Être Sublime ».

C'est certainement comme l'essence de tout ce que nous nommons Dévotion, Abnégation, Bonté, Douceur et Pitié que la

Mère a su se parer de cette auréole de sainteté qui ne lui fut jamais enlevée, ni même dans les temps les plus rabaissants qui pesèrent plus tard sur le monde féminin. Le poète tamil chante :

« Gracieuse Mère, que tu délivres tous du péché.
 « À moi aussi, tu me pardonneras ;
 « Un mauvais fils fut né bieu des fois,
 « Une mauvaise Mère il n'y en a pas ».

Ainsi, nous voyons la conception de Mère, autrefois adorée comme *Jagan Mata*, la Créatrice, aboutir dans celle de Mère, pleine de Grâce et de Pardon. Et cette autre idée — si vivante toujours chez les sages hindous — du Salut Éternel, au moyen d'une complète dévotion qui, sous forme de « *Bhakti* » est répandue dans toute l'Inde, aura eu son fondement dans l'image primitive de la dévotion maternelle, puis qu'elle prit forme chez les dravidiens matriarcalistes avant l'arrivée des aryens.

Mais toute médaille a son envers ! Et cet envers on le sent, lorsque nous voyons le transfert de cette divinisation de la Mère naturelle à la Mère *by law* ou soit la Belle-Mère. Hélas, la guirlande des proverbes qui nous parlent des conséquences de cette vénération si souvent abusée, est d'une vraie profusion orientale et notre idée de la grandeur de la Mère se fane et perd la praline devant le pouvoir séculaire de la Belle-Mère qui moule sa jeune bru d'après sa maison, ce qui dans la bouche du peuple fait circuler le dicton ; « *O bru, comment es-tu ? Comme la maison* » (5).

*

* * *

Au bout de ce rapide résumé me voici arrivée au 2nd. chapitre qui a pour motto le proverbe : « *Sous la lampe l'ombre* » (6). La femme dans l'Inde, suivie à travers son histoire, nous montre

une descente la plus effrayante jusqu'à devenir à peine l'ombre de son mari.

Déjà la mère d'Uma dans le Ramayana de Tulsi Das, lors du mariage de celle-ci, dégonfle son cœur auprès de sa fille au moment des adieux : « Pourquoi Dieu a-t-il créé la femme si « elle n'a qu'à vivre dans la soumission et ne peut jamais songer au « bonheur ? ». Et par un refrain triste finissent tous ses conseils sur les devoirs d'une épouse : « Sois toujours obéissante envers « Sankara (le mari). Dire : Mon Seigneur et mon Dieu c'est le « suprême devoir d'une épouse ».

La femme portera désormais avec honneur le titre de « *Potivrata* » — c'est-à-dire, celle qui est chargée du culte de son époux —, et celui-ci s'appellera « *Praneswor* » — c'est-à-dire, le seigneur de l'âme de l'épouse. Et les bardes populaires chanteront : « Mieux « qu'avec des oeuvres de bienfaisance, ou avec de jeuns cent fois « répétés, ou avec l'eau sacrée, une femme se purifie avec l'eau qui « a nettoyé les pieds de son mari ».

Le mari devient donc pour la femme la Divinité personnifiée et telle est la vénération dont elle doit l'entourer qu'elle n'osera pas même de prononcer son nom. C'est seulement au moment qu'elle se jettera sur le cadavre en flammes de son mari qu'on l'entendra des fois crier en extase le nom de celui auquel elle s'unit pour la Vie Éternelle.

La poëtesse délaissée par son mari, à cause de sa dévotion, nous chantera encore dans le 17ème siècle :

« Si je suis délaissée par mon mari, à quoi bon tout mon « culte pour Panduranga ? »

« Peut un corps être beau sans son âme !... »

« La lumière de la lune, délicieuse sans l'obscurité de la « nuit ? »

« L'époux est l'eau ; moi, à peine le poisson qui vit en elle. »

« L'époux est le soleil ; moi, à peine le reflet de sa lumière. »

*

* *

L'état social de la femme évolue de plus en plus vers une chute rapide. Manou, le législateur, fixe pour toujours la position de la femme vis-à-vis de l'homme dans l'image de « *la terre* » et de « *la semence* ». Et c'est la semence seule qui contient le germe divin. D'où le proverbe: « *Être mouillée par la pluie et être battue par le mari — c'est analogue* » (7).

Ce qui vient des Dieux — et la pluie est considérée la semence des Devas dans l'Oupanishad — est sacré. Pourquoi donc ne seraient-ils pas sacrés les coups du mari divinisé? Nous comprenons soudainement la raison d'être du proverbe: « *Quand l'homme bat sa femme, on ne peut pas le sommer devant la justice* » (8). Et nous comprenons les faits extraordinaires qui arrivent de nos jours où une femme hindoue, lorsqu'un cas de délit d'offenses corporelles, qu'elle a subie, est apporté par des voisins devant le tribunal, à l'abri de la loi anglaise, c'est elle la première à le défendre!

Et elle se plaira de recevoir le reste du repas de son mari, elle, qui dans le temps védique, partagea le repas du mariage comme symbole de l'Union avec son compagnon de vie. Et toute cette servitude envers son maître trouvera son expression même dans l'humiliante formule: « *Je suis la servante à vos pieds* » avec laquelle elle doit finir ses lettres adressées à son mari.

La bouche du peuple ne tarde pas à renforcer davantage cette philosophie de servitude féminine qui — née d'un concept plutôt religieux — acquit plus tard le droit d'une habitude dénudée de tout autre sens qu'un inconcevable rabaissement: « *Femme, veut dire la sandale du pied gauche* » (9).

Cette comparaison de « *pied* » représentant le sexe fort, et la « *sandale* » le sexe féminin n'est pas une nouveauté chez les peuples orientaux: nous la trouvons chez les juifs sous un symbolisme

purement sexuel. Mais dans l'Inde elle arriva à un degré plus bas, car pour l'hindou la sandale n'est que l'objet méprisé, lui rappelant le péché inévitable causé par la mort de l'animal sacré et qui, lâché ou delà du seuil, ne franchira jamais la porte du foyer. Voilà donc la femme, jadis honorée, arrivée à cet état si dégradant qu'on la lie au symbole d'un mal nécessaire!

Ce sont bientôt les mères elles-mêmes qui rappellent aux fils épris de leurs jeunes épouses, que « *les sandales des pieds sont pour les pieds!* » (10).

Dénudée de chaque qualité, ayant perdu même le respect de son moi, le monde féminin entier est blâmé d'une inconstance sans pareille. « *L'absence (du maître) de son champ conduit au vol; l'absence du mari conduit à la prostitution* » (11) dit la bouche du peuple et dans l'Hitopadexa on constate: « *ni la modestie, ni la bonne éducation, ni pureté, ni timidité; mais seul le manque d'une occasion est la cause de la pureté de la femme* ».

Les convulsions politiques de l'Inde complétèrent l'oeuvre de l'anéantissement de la personnalité féminine. Et la femme qui, rabaissée par le mari, avait déjà un sort des plus lamentables, se vit jetée dans les ténèbres à l'arrivée de l'arabe. On peut se faire une idée de la terreur que sème celui-ci dans le proverbe: « *Par peur du mari je me suis réfugiée dans une montagne ou j'ai rencontré un musulman qui me coupa le nez et l'emporta* » (12).

Voilà la place d'une vraie esclave dans laquelle la compagne adorée des temps védiques est tombée pour ne plus reconquérir sa gloire jusqu'à nos jours.

*

* *

Une étude sociale sur la femme hindoue, qui se limiterait exclusivement au monde féminin, serait incomplète, si on ne l'envisageait point à travers de son mari — d'autant plus que les

yeux étrangers n'arrivent guère à pénétrer les quatre murs de la maison, tandis que nous rencontrons l'homme hindou dans la société et c'est de lui que le proverbe dit : « *qu'il est la vie de la femme* » (13).

Très peu de proverbes se trouvent qui, issus de bouches féminines, puissent donner une idée de leurs relations, et nous voyons bien dans ce fait comme le mari *est et a été* depuis des temps lointains l'Être irréprochable — un Dieu au dessus de chaque critique.

Mais de certains traits et — que je remarque ici — des traits, qui sont devenus communs à toutes les classes et castes, pourront, malgré leurs naturelles nuances, nous servir d'éléments pour deviner la structure générale de la vie de famille.

Qu'il me soit permis de rappeler la salutation hindoue — révérence respectueuse — comme un trait inné des vieilles cultures, dont le raffinement a adouci la dureté si caractéristique des peuples jeunes. La chair et le sang du peuple hindou semblent être imprégnés de la maxime de la Bhagavat-Gītā qui commande de voir dans chaque être le Self — l'Atman — disons l'Âme — comme l'essence même de Brahma — Dieu Suprême.

Signalons aussi la générosité hindoue, si profondément enracinée dans le peuple et qui ne lui permet en aucun cas d'offenser son prochain ni par pensée, ni parole, ni action. La bouche du peuple répète ces règles sociales en proverbes d'une surprenante concision ; « *La blessure causée par un coup ne donne pas autant de douleur que celle causée par la parole* » (14).

L'importance donnée à la parole ressort du proverbe : « *D'après les paroles on connaît la lignée, d'après le lotus on connaît l'eau* » (15). Et cet autre : « *La considération perdue avec une parole, on ne la regagne point avec dix* » (16). Et encore : « *Ce qui tombe de la main, on pourra le rattraper ; mais pourra-t-on rattraper ce qui tombe de la bouche ?* » (17).

Ces règles de conduite se trouvent nettement formulées chez

Manou, le grande législateur. Et pour nous, les étrangers, c'est souvent la première pierre d'achoppement en contact avec l'hindou et celle qui nous porte à une fausse interprétation de son caractère, ne pas sachant qu'une réponse négative, qui pourrait nous déplaire, lui étant défendue, le *force* à la voiler sous une apparence d'affirmation. Naturellement, nous interprétons cette attitude comme dépourvue de franchise et de vérité, car nous ignorons que Manou le lui commande et donne même une formule où, dans une affirmation, deux fois répétée, se cache la plus formelle négation. Ne disais-je pas qu'il faut comprendre avant de critiquer, analyser avant de juger ?

Si nous remontons à la mythologie — car tout le système philosophique hindou est profondément religieux — nous devrions nous rappeler que Krishna lui-même dans le Mahabharata, prié de porter son secours aux deux peuples ennemis, ne le refuse à aucun, donnant à l'un l'aide de ses soldats et à l'autre l'aide de son conseil.

L'adoucissement de la pensée instinctive à travers le voile de la parole raffinée est exprimée dans l'Oupanishad sous le concept suivant : « *Après s'être délivré du Oui et du Non, les « poètes ont trouvé ce qu'ils cherchaient ».*

Et si nous considérons la délicatesse des sentiments dépeinte aussi bien en proverbes comme dans cette image du poète indien, qui ne permet pas que la femme, dont l'époux est retourné au foyer, s'adonne pour le bienvenu par crainte d'éveiller la détresse de la voisine, dont le mari est encore en voyage, nous sommes portés à croire que la doctrine de la tolérance envers tous les êtres, de l'indulgence envers tout ce qui est vie, (la doctrine d'*Ahimsa*) est la cause de cette *élasticité de la vérité* dans le caractère Hindou.

Le Mahabharata enseigne : « *C'est bien de parler la vérité, « mais on doit préférer ce qui sert au bien commun, car c'est*

«là où réside la vérité». Et même: «il est permis à l'homme de «mentir à la femme» (probablement comme moyen de garder la paix domestique).

Ainsi, sous cette loi qui exige l'égard et la tolérance envers d'autrui, nous découvrons une discipline de soi-même qui ne fut pas seulement prêchée par les grands penseurs, mais qui se manifeste dans la vie de chaque jour. Malgré la dureté de la loi envers la femme, nous pourrions, en vérité, conclure que, dans la vie réelle aux Indes, les hommes sont meilleurs que leurs lois.

Il faut se demander ce que serait dans quelque autre pays la situation de la femme sous des lois si déprimantes... La délicatesse traditionnelle de l'Âme hindoue en adoucit les arêtes et est l'assurance naturelle contre chaque abus. Mais le motif principal pour le contrôle de soi-même est avant tout l'égard envers la famille, dans laquelle l'homme est plus enchaîné *au devoir* que jouisseur de *ses droits*. Le *Dharma* — devoir sacré — est pour lui la directrice sacrée, et son *Dharma* est en première ligne la vénération des morts. Ainsi la caractéristique de la pensée abstraite se formait et le Mysticisme s'implantait dans l'âme hindoue. La conscience se raffina par la constante mémoire des disparus, car le peuple dit: «*Porte un vieil homme avec toi dans un sac*» (18), — expression populaire que Sakuntala rappelle au roi qui l'a délaissée.

C'est le lien *spirituel* qui surpasse le *matériel*. Dans les Oupânishads on dit: «L'esprit est son oeil divin». Et le poète indien chante: «Lorsque de deux qui, lentement et longuement, ont vécu ensemble, l'un meurt — celui-ci vit. Mort est l'autre».

Une philosophie de vie pareille, implantée dans la famille patriarcale, faisait que le chef soit le seul chargé des devoirs de gardien de la tradition *des morts* et du bien être *des vivants*, la seule personnalité responsable et même celui qui doit faire pénitence pour les péchés de sa femme, nous permet d'entrevoir à combien de difficultés se laisserait heurter une telle plénitude de pouvoir!

C'est pour cela que la grande famille patriarcale devenait l'écueil où les droits de la femme allaient se briser. Dans la vie familiale s'écoulant parmi ce grand nombre de femmes, dont les qualités et défauts les plus variés conduiraient la maison à la plus complète desharmonie, Manou a su couper court l'influence féminine par la loi suivante: «une petite fille, une jeune femme, «avancée en âge ne doivent jamais rien faire suivant leur propre «volonté — même dans sa sphère et les autres ont l'ordre de se taire. Le proverbe dévoile un incident drôle d'une vie pareille. Il dit: «*décidée à ne point parler, je m'y sens néanmoins forcée: le chien se sauve avec la sandale de mon mari*» (19). Quant à l'animosité sourde de la bru envers sa belle-mère le proverbe dit: «*lorsque la feuille mère tombe, la feuille jeune sourit*» (20).

Une discipline stricte conduisant à une rigoureuse étiquette devient donc une nécessité ou la vie familiale ne permet point des libertés qui puissent froisser l'autorité établie. La maxime dit: «si le «*piéd de la belle-mère se heurte contre celui de la bru, ou celui de la bru se heurte contre celui de la belle-mère — c'est toujours «la bru qui demandera pardon*».

Que l'on pense par moments à quelles difficultés se heurterait le chef de la famille lorsqu'il se voyait responsable pour la *pureté* des femmes s'abritant sous son toit — un des motifs pour la baisse de l'âge de mariage des filles.

Ce mariage devient ensuite le devoir le plus dur pour le chef de famille. Le peuple dit à juste raison: «*La tête est toujours baissée chez celui qui a des filles*» (21). Et cet autre dicton si coloré: «*Pour marier une fille, il faut dépenser douze paires de sandales*» (22).

Ce sont de tels soucis qui ont engendré le mépris qui enveloppe la fille souvent dès sa naissance. Nous nous en rendons compte d'après la philosophie que renferme le proverbe: «*C'est au pécheur que viennent des filles*» (23).

Comme ils sont loin les temps védiques où le père de Devahuti baignait de ses larmes les cheveux de son enfant, en criant à maintes reprises: «Toi, cher enfant que j'aime!».

*

* *

C'est impossible de résumer dans une causerie comme celle-ci ce chapitre qui miroite les devoirs du chef d'une grande famille patriarcale et les conséquences qui en ont découlé pour la position de la femme.

L'indissolubilité du mariage — car le mariage devint un sacrement, liant les conjoints pour la vie éternelle (et le peuple sait bien s'exprimer là dessus quand il dit parlant de l'épouse: «*ce n'est pas une assiette de fer blanc; on ne peut pas l'échanger*» (24), et l'impossibilité du divorce deviennent pour le sexe féminin une cruauté d'autant plus frappante que l'on sait que l'homme a tout le droit pour une vie polygame, et que c'est même *son devoir* envers les *ancêtres* de se procurer une autre femme au cas que la première ne lui donne point de fils. Et lorsque, comme suite tout à fait courante, le concubinat marcha de pair avec la polygamie et les femmes blanches furent importées pour le plaisir des cours, l'influence de celles-ci, dont la traite fut plus répandue chez les populations côtières à cause des bateaux qui en faisaient marché, est de telle sorte que la sagesse populaire profère à titre d'anathème: «*Une belle femme est une ennemie*» (25).

La coquetterie féminine — le signe même de *l'esclavage*, comme le dit Gandhi — devint alors l'arme *unique* dans les mains des rivales et l'homme se laissa ensorceler par le *corps*, sans se soucier de *l'âme* de sa compagne. Et à cette dégradation matérielle on n'a qu'à opposer la légende de l'amour immortel de l'incomparable Savitri qui, devenue héroïne et immortalisée par la tradition

remplit encore aujourd'hui d'un pur idéalisme le cœur des femmes hindoues.

C'est pour cela que, comme symbole de cette lutte entre la *réalité* déprimante et *l'idéal* à atteindre, j'ai trouvé pour motto de ce chapitre le proverbe si expressif: «*Les yeux voient le firmament, mais la main n'y arrive point*» (26).

Vous comprenez qu'il ne m'est pas possible dans cette causerie de me rapporter à tous les proverbes qui constituent la charpente de ce livre. Il y en a qui, simples d'apparence, renferment néanmoins une beauté et profondeur incomparables, puisés dans les plus hautes pensées des philosophes védiques. Par exemple, le proverbe: «*la corde s'est brûlée, mais son tors ne disparut point*» (27) n'est pas seulement l'expression d'un fait, ni même une pure allusion aux lois de l'hérédité: le mot *corde* est dans l'Oupanishad, de même que la *parole* le symbole de la liaison entre Dieu et l'homme, et entre l'esprit de l'homme et celui des ancêtres, lors des offrandes. Remarquez maintenant comme le peuple dit, sans peut-être en évaluer la profondeur, à force de répétition: «*la parole pour l'homme, le licou pour la bétail*» (28), pour ainsi illustrer la force de l'attachement que la parole, don divin dans la conception hindoue, représente envers une puissance supérieure, semblable au licou qui attache le bétail au maître.

De telles beautés contient le folklore du Konkan, offrant un champ d'une richesse incomparable pour ceux qui veulent le moissonner.

*

* *

«*La pluie et le soleil se marient*» (29) voilà le proverbe qui sert de motto pour le chapitre quatrième, dans lequel j'essaye de démontrer les conséquences d'un choc des deux civilisations anta-

gonistes qui aurait eu lieu après l'invasion aryenne dans l'Inde, où les dravidiens s'étaient établis et possédaient une culture très avancée, peut-être même supérieure à celle des envahisseurs comme le prouvent les excavations dans la vallée de l'Indus, à Mohenjodaro et Harappa.

L'état social d'un patriarcalisme à outrance est la caractéristique dominante du monde hindou. Mais, était-il toujours ainsi? Trouve-t-on dans le folklore de nos jours des dictons, des légendes, des superstitions, des moeurs qui pourraient témoigner une image sociale antérieure?

Sans entrer ici dans les diverses hypothèses sur l'origine de ces deux peuples, je relève le fait que bientôt il y eut un mélange social qui, dans le Maharashtra par exemple, ainsi qu'au Bengale et Orissa fut tel qu'on ne savait plus distinguer que deux castes à peine: les Brahmanes et les Soudras!

N'est-il donc pas très acceptable que dans ce mélange chacun de ces deux peuples ait joint à leur propre tradition des coutumes et moeurs de l'autre?

D'une façon générale on doit admettre que le statut social des Aryens, au moment de l'invasion, était le Patriarcat et celui des Dravidiens le Matriarcat.

*

* *

Un proverbe intéressant dit à quel point les aborigènes influencèrent les conquérants. Le voici: «*Le peuple à cheveux noirs porta le roi Bhrata à se parer des colliers de femmes*» (30). C'est un dicton Kanarais et je dois ajouter que, pour faire cette étude, j'ai eu à comparer les proverbes kanarais, mahrates et konkani, les premiers teintés surtout de Matriarcalisme, les seconds d'un mélange des deux systèmes et les derniers se penchant plutôt vers le Patriarcat.

J'ai dû étudier le code de Manou sous ce point de vue et je m'étonnais d'y trouver des traits évidents de matriarcat, malgré que le législateur est un avocat intransigeant du Patriarcalisme. Ainsi, par exemple, Manou vante le fils de la fille comme égal au fils du fils. D'où l'institution du mariage appelé *Putrika*, où le fils de la fille devient le successeur et gardien de la *gōtra* (c'est-à-dire, gardien du lignage de famille) — ce qui est une infiltration évidente d'une coutume matriarcale, très mal vue dans les temps védiques et bien en opposition avec un paragraphe du même législateur qui dit: «*Quelles que soient les qualités d'un homme auquel une femme est unie par un mariage légitime, elle acquiert elle même ces qualités de même que la rivière par son union avec l'Océan*».

*

* *

La société matriarcale se laissa à son tour influencer par les envahisseurs. Un proverbe kanarais dit: «*le mari doit aussi venir à la maison — Dieu doit aussi donner des fils*» (31). — preuve des tendances patriarcales voulant imposer à l'homme la responsabilité de la famille et à la femme la sainteté du mariage avec le mari élevé à la catégorie de Dieu.

Les descriptions si remarquablement vives des voyageurs portugais, comme Duarte Barbosa e Pais, nous apprennent les coutumes extraordinaires des peuples dravidiens du Sud de l'Inde, coutumes qui persistent encore. Ce qui frappa l'esprit occidental, c'est que parmi ces peuplades ce n'est pas le fils qui compte, mais le fils de la soeur aînée.

«*Le fils n'est pas un parent, la paille n'est pas feu*» (32) dit le proverbe kanarais. Je voudrais bien mettre en relief la subtilité que je devine dans ce proverbe: le kanarais, opposé à l'idée que le fils devrait être un parent, le compare à la paille à laquelle

manque l'étincelle pour devenir feu — ce feu qui chez les Aryens était le symbole sacré du foyer.

Le propre Konkan conserve les traits de la tradition dravienne dans le proverbe: «*Le fils est selon la mère et la queue est selon le chien*» (33).

D'autres preuves encore: l'importance de l'oncle maternel, nommé *Karnavan* dans la famille matriarcale et qui doit représenter dans la vie sociale la famille de sa soeur et administrer ses biens, est si grande qu'elle équivaut à celle du père et Manou n'a pu se dérober à lui laisser une place d'honneur à l'occasion des cérémonies religieuses.

La persistance des coutumes des aborigènes, malgré l'influence des Aryens conquérants, est un signe indoubtable d'une civilisation déjà assez avancée et impossible d'être rayée par la force de la conquête.

Et Manou est forcé de se montrer tolérant envers les opinions contraires quand il dit: «quelques sages vantent de préférence la semence; d'autres le champ; d'autres estiment à la fois le champ et la semence» (inutile de dire qu'en parlant de semence et champ il se rapporte aux deux sexes).

Nous trouvons dans une berceuse de Bihar cet étrange mélange des deux cultures. Elle invoque la lune comme l'oncle maternel (la lune est considérée la demeure des ancêtres et voilà l'oncle maternel comme le représentant de la famille). Elle finit néanmoins avec un refrain tout à fait patriarcal que voici: «À quoi sert l'épouse du frère aîné? Elle sert pour élever de beaux garçons». Cette chanson contient en même temps l'un des traits le plus caractéristique des peuplades matriarcales, qui est celui *l'adoration de la lune*. Et il ne serait pas déplacé de rappeler ici que l'hindou du Sud se tient jusqu'aujourd'hui au calendrier lunaire, avec treize mois par an.

*

* *

L'amalgamation de ces deux principes opposés aura causé des froissements dont nous ne saurions guère nous rendre compte. Déjà dans le Ramayana, lorsque la mère du héros exige l'obéissance à sa parole à l'exemple des Dieux, en lui rappelant encore la loi de Manou qui exalte la mère au dessus du père, Rama, la personification même du plus haut *Dharma* (devoir sacré) affranchit la tradition que la mère veut lui imposer, en lui répondant: «Pardon, j'obéis à la parole de mon père».

Dans la légende de Parashourama — si particulièrement liée à Goa — qui raconte que le fils tua la mère par l'ordre du père et où, plus tard, Parashourama, sous le poids du remords, fit ressusciter la morte, je crois de voir, vivement dépeinte cette lutte pour l'abolition du Matriarcat et la conciliation finale des deux cultures dans les pays fortement imprégnés de la tradition matriarcale.

Ainsi, les légendes sont multiples qui, analysées sous ce point de vue, dévoilent cet état de transition et de mutuelles transigeances. Manou nous en donne l'évidence lorsqu'il dit: «à moins que les deux parties aient fait une convention particulière, le produit du champ appartient au maître du champ; la terre (littéralement, matrice) est plus importante que la semence».

Il y a des proverbes konkani issus de conceptions matriarcales que l'esprit hindou moderne, moulé à l'aryen, saurait difficilement interpréter. Par exemple, le proverbe: «*Pas la mère, mais si la tante*» (34) dont une autre version semble un *nonsense* au Konkani Dr. Chavan. Cette version dit; «*Laisse mourir la mère, mais que la tante vive*» (35). Mais si nous nous rappelons du récit de Duarte Barbosa, montrant que chez les Nayres ce n'est pas la femme du roi qui est la mère du successeur, le proverbe acquiert

sa réelle valeur comme l'expression d'une idée purement matriarcale.

Et le proverbe: «*Deux soeurs mariées, même dans le voisinage, ne se rencontrent plus dans ce monde*» (36) ne fait-il pas l'interpréter comme un cri de douleur des soeurs de stock matriarcal pour les liens cruellement brisés par la force du patriarcat? Car je vous rappelle qu'une fille, une fois mariée, est détachée entièrement des liens de sa famille et n'est pas même permise ni de porter le deuil pour les siens, ni d'adorer le Dieu de sa maison paternelle.

Le mariage entre deux cousins — si fréquent au Sud de l'Inde, malgré les strictes lois brahmaniques qui interdisent des mariages des membres plus proches, sauf à partir du cinquième et sixième degré est encore un vestige de matriarcat qui a pu même influencer une hymne du Rigveda.

Au Konkan, n'est de préférence la fille de l'oncle *maternel* qui est destinée comme épouse pour le fils de la soeur *paternelle*. Des projets de telles liaisons sont tenus en haute estime et il arrive qu'on voit des promesses de mariage des êtres qui ne sont encore *nés* ni *conçus*.

Et, fait curieux, que même dans le champ linguistique, dans les langues dravidiennes, il n'y a *qu'un seul mot* pour désigner soit l'oncle *maternel*, soit le *beau-père*; ainsi qu'au Konkan il y a aussi un nom commun pour la tante paternelle et la mère elle-même.

Si le peuple kanarais dit: «*Ne fâchez pas la fille de la maison, ne détruisez pas le pilier central de la maison*» (37), le Konkan, soumis davantage à l'influence patriarcale, en a conservé les traits dans une certaine tendresse envers la fille, exprimée dans le proverbe: «*La fille appartient au père comme le pays au roi*» (38).

Je suis d'avis que les proverbes si souvent cités et qui exaltent la femme, comme par exemple: «*Ne bats point ni avec une fleur une femme chargée de cent fautes*» (39), ou cet autre qui dit: «*Même que tu vois avec tes propres yeux fauter une femme,*

couvre-le avec de la terre; car si elle dit: je suis une femme, même le diable en aura pitié» (40) furent tous créés par le peuple matriarcal de l'Inde, ou, parmi les dravidiens comme nous le raconte le chroniqueur portugais, une femme n'est jamais punie de la peine de mort.

*

* *

La juxtaposition de ces deux principes, l'un à côté de l'autre, est bien exprimée dans le proverbe; «*Comme le père tel le fils, comme la mère telle la fille*» (41).

Et sur ce concept on considère au Konkan les mariages entre le fils de la soeur et la fille du frère comme permis et sans objection, tandis qu'une liaison entre la fille de la soeur et le fils du frère est inconcevable; car la fille ayant hérité des qualités de la mère et le fils celles du père, les deux sont considérés comme frère et soeur.

*

* *

Et vous trouverez certainement intéressant de savoir que plusieurs coutumes provenant de ces doubles influences ont une telle force de tradition qu'elles se sont conservées jusqu'à nos jours — même dans les classes christianisées. Ainsi, la double fête de mariage, encore aujourd'hui célébrée dans les deux maisons des parents des jeunes mariés; l'habitude de prendre la fille à la maison de la mère pour son premier accouchement et d'autres qu'il serait bien long à énumérer. Avec tout droit nous pourrions donc souligner la phrase lapidaire de Fergusson: «*Partout dans l'Inde le passé est le présent et le présent est le passé*».

Si nous passons au champ de la Mythologie on trouve les mêmes absorptions réciproques et les idées les plus diverses se confondent bientôt dans un même symbolisme. Les conceptions

de la vache sacrée et de la terre — symboles de notre subsistance, issus respectivement d'origine *aryenne* et *dravidiennne* s'unissent plus tard dans la déesse Aditi. La grande tolérance des conquérants, avec laquelle ils finirent par tout aborder, par tout absorber, aboutit à la fin au règne suprême du monde spirituel qui, par son Universalité sans pareille, fait le charme de la civilisation hindoue.

C'est un fait indiscutable cette absorption! Mais quels *résultats* a-t-elle donnés dans *l'évolution sociale* de l'Inde?

Dans la vie de famille, où les intermariages se multiplièrent déjà dans les temps védiques, une lutte ardente et dure a dû être la conséquence. Car les coutumes et moeurs — *la sacrée tradition* — c'est la dernière chose qu'un peuple se décide à sacrifier. Manou se plaint: «en contractant des mariages reprobables, la famille tombe dans l'avilissement».

Considérons maintenant un foyer mixte où la femme se laissait, naturellement, guider par les concepts moraux des dravidiens, qui sont: *le mariage libre* et les palmes du triomphe pour cette femme qui aurait le plus grand nombre d'amants; *la virginité* considérée une tâche deshonorante et à tel point qu'encore au seizième siècle, chez les Nayars, une fille qui mourait *vierge* était considérée *damnée*, car elle avait manqué au devoir de la vie!

Est-il donc étonnant que l'Aryen patriarcal se voyait forcé de faire du mariage un sacrement où il fallait étouffer le moindre sens *matériel* sous le manteau religieux! De là la définition hindoue du mariage: «Le mariage, c'est l'appropriation *d'une aide* pour *l'accomplissement des devoirs religieux*». Et Manou donnera le précepte: «Le mari ne fait *qu'une* personne avec son épouse», précepte qui se transformait bientôt dans le proverbe: «*Le mari est la vie de la femme*» (13).

Avec cela on donnait le pas le plus décisif pour l'établissement d'un patriarcalisme *exagéré*. Mais les moeurs des abori-

gènes ne s'effaçaient pas facilement et sous l'avatar religieux entraient à leur tour dans l'Hindouisme. C'est ainsi que l'image sociale de l'Inde a encore aujourd'hui une telle coloration qu'on ne saura guère où tracer la ligne entre la lumière et l'ombre, entre les moeurs trop licencieuses traditionnelles et ce qu'on qualifie de prostitution.

Quel étonnement donc que la femme, devant la critique aryenne, se faisait coupable de toute cette immoralité dont nous parlent des proverbes multiples? Quel étonnement que le peuple n'eût point cru même à la pureté de la divine Sita après son enlèvement?

En sanskrit on trouve cette triste affirmation: «même que l'époux soit illustre, enseigné dans l'éthique, érudit et de famille noble, combien de fois sa femme ne desire-t-elle pas un amant?» Et la bouche du peuple proclame: «*seule la mère sait qui est le père de son fils*» (42).

Si jadis on établit la coutume de faire devant le Dieu Varuna confesser de ses fautes la femme avant qu'elle pût aider son mari dans les sacrifices, ne doutons point qu'il fallait bientôt lui défendre sa *participation même* dans les cérémonies religieuses, si sacrées pour la famille aryenne.

Ainsi, ne sera-t-il pas de ces soi-disant *fautes* de la femme, nées d'un pur *conflit éthique et ethnique* qu'est venu le besoin de créer des *prêtres officiels*, sous la domination desquels elle fut de plus en plus écrasée? Rappelons-nous que dans les temps védiques le célébrant du culte n'était que le chef de la famille.

Le mariage enfantin; le mariage obligatoire pour la femme, la défense complète de remariage des veuves — toutes ces coutumes extraordinaires ne sont-elles pas des conséquences naturelles de cette infiltration de la tradition matriarcale qu'il fallait écraser dans le foyer de l'envahisseur? Combien de fois une veuve n'aurait-elle pas recommencé la vie matriarcale lorsqu'elle se

trouvait libre du mariage contracté avec un mari aryen? Le proverbe dit: «*Une veuve a sept maris*» (43).

De telles circonstances auront-elles fait généraliser la coutume de *Suttee* en vogue d'abord seulement chez les nobles? Ne fallait-il pas à tout prix exiger de la femme sa *fidélité* envers *un seul et unique mari*?

Et davantage: ne fallait-il pas abolir l'influence féminine dans le foyer, défendant le mariage avec une femme d'un rang plus haut que celui de l'homme? Manou parle avec dédain l'homme qui obéit en toutes choses comme un esclave à sa femme et le Mahabharata chante: «*même que tu les flattes (les femmes), ne leur permets jamais de régner sur toi*».

Et la défense du droit de propriété aux femmes ne vient-elle pas comme une réaction logique de la part des aryens pour anéantir l'influence de la seigneurie matriarcale? Et la négation de l'âme chez la femme et l'hypertrophie de l'âme masculine jusqu'à la divinisation ne sont-elles pas les produits de ce conflit formidable?

Mais dans la vie des peuples la force de la tradition est impossible à effacer et ainsi nous trouvons ce contraste frappant: qu'à côté de *l'homme divinisé* existe la *mère divinisée*, les deux comme deux pôles également puissants au milieu desquels se traîne misérable et malheureuse la *femme esclave*.

Le patriarcalisme indien n'est pas un produit d'évolution naturelle, mais si la résultante d'une réaction contre une force opposée et trop puissante. Et de là vient son exagération.

Les propres tendances psycho-réligieuses totalement différentes, tour à tour triomphantes dans le cours du temps: les dravidiens, porteurs du *sentiment* et de la *foi*, divinisant la *lune* inconsistante et tout ce qui est *terrestre* et *changeable* et *limité*; les aryens, culteurs de la *science* et de *l'esprit*, divinisant le *soleil* et *l'espace illimité* et les *énergies abstraites*, ne sont que la preuve que deux

éléments, essentiellement opposés, ont pris part à la formation de cette culture complexe qu'est l'Hindouisme et ont originé par de constantes réactions mutuelles tant de systèmes philosophiques et religieux.

J'ai donc choisi pour motto de ce chapitre qui contient une hypothèse — j'ose le dire — tout à fait originale, le proverbe: «*Le soleil et la pluie se marient*» (29), sous lequel on peut symboliser la complexe et parfois paradoxale culture indienne.

Il me restent encore trois chapitres que je laisse pour le moment. J'y essaye de miroiter l'effet causé par la défense du droit de propriété chez la femme. Et je l'accompagne pas à pas dans le passé, cherchant à analyser l'influence que les principaux mouvements religieux-philosophiques auront eu sur elle et je parviens à la comprendre dans ses sentiments extraordinaires qui l'ont portée à monter, *de son libre choix*, à la pyre de son mari.

J'en ai cueilli un respect colossal pour cette âme forte que je souhaite soit bientôt placée dans un piédestal digne de son héroïsme, d'où elle puisse rayonner en toute liberté pour l'avancement de l'Inde.

Car il faut reconnaître que dans les plis du *sari* de ses milliers de femmes l'Inde porte les marques et de sa grandeur et de sa décadence. L'Inde — permettez-moi de répéter à haute voix, ce qu'il-y-a déjà un demi-siècle entrevoyait l'orientaliste Jacolliot et pour que tous les Indiens entendent ce qui pense une femme née dans un pays libre — l'Inde n'était libre qu'avec la femme libre; l'Inde devint esclave avec la femme esclave.

APPENDICE

Les proverbes sur lesquels se fonde ce travail ont été pris aux langues konkani, maharatte et kanaraise. Seuls les premiers pouvant être écrits en caractères romains,

sont donnés *in extenso*, dans cet appendice, d'autant plus que le konkani, malgré qu'elle est une langue morte, est employé au Konkani et plus particulièrement à Goa.

Légende: kan. = kanarais; mahr. = mahratte; konk. = konkani; D. = Dalgado; Ch. = Dr. Chavan; B. M. = Barreto Miranda; Aut. = collectionné par l'auteur; Th. D. = Thiselton Dyer; T. = Talmaki; Vr. = Vriddachanakyia; Man = Manwaring.

- 1 kan. 687
- 2 konk. Aväychem dukh gäläyxi, däldirak sampädxî. D. 1606
- 3 konk. Aväi mortôrish, gâroz tiji zättâ, ani rat zatrish uzvad zai zättâ. B. M. 182
- 4 konk. Mäi mēli, särgä gelô. Aut.
- 5 konk. Kâxi gé suné? Ghâra sarki. D. 1956
- 6 konk. Divya täla kalok D. 460
- 7 konk. Pavsan bhizlem ani ghovan marlem sarkem. D. 376
- 8 konk. Ghovan baylek marlyar demand na. D. 375
- 9 konk. Bail mhänje davya päyâchi vähan. Aut.
- 10 konk. Päyâchi vahan päyak. D. 483
- 11 konk. Xeta ad tçori, dadlya ad xindälki. D. 391
- 12 konk. Ghovachya bhyan ghetlem ran, thâyem mevlo musulman, tanem katrum vhelem nak. D. 412
- 13 konk. mahr. Ghov vo bailecho giv. Aut. Man. 1348
- 14 konk. Khandya ghayakâi uva ghayak duki tçad. T. 1020
- 15 konk. Utravelyan kula pärikxa, kämäla valyan udäka parikxa. T. 904
- 16 konk. Yeka utran modlelem man, dha utran sarkem zainâ. T. 929
- 17 konk. Hatantlem bhayr pädiyar vintçum yet, tondantlem bhayr pädiyar vintçum yeta? D. 847
- 18 mahr. Man. 669
- 19 konk. Uläunchem näy mhullyar uläunchem zata, horetachi vahan sunem wharta. D. 408
- 20 konk. Pikillem pan pädtänam, tarnem pan hänsta. T. 471
- 21 konk. Chedvankarachi man sädantç khalti. D. 1624
- 22 konk. Eka chedvak lägin kärunk bara zutim zhäräunk zay. D. 195
- 23 mahr. Man. 1505
- 24 konk. Kansarachi vatli näy, pärtun divum näzo. D. 1901
- 25 mahr. Vr.
- 26 konk. Akaxak dole pavtat, pun hat pavä na. D. 583

- 27 konk. Süm zollēm pun vōl. vōchunk na. Aut.
- 28 konk. Munxyak utar, gorvak davem. D. 824
- 29 konk. Paus ani vāt kazar zatat. D. 206
- 30 kan. 378
- 31 kan. 997
- 32 kan. 1391
- 33 konk. Aväy terit burgo, sunem terit sim'ti. D. 1643
- 34 konk. May näy, mavxy hoy? D. 1627
- 35 konk. Avay marum mavxy urum. Ch. 42
- 36 konk. Dhoghi bhähini xezara, bhet na säunsara. D. 1627
- 37 Kan. 994
- 38 mahr. Man. 1424
- 39 Th. D.
- 40 Th. D.
- 41 konk. Bhäpäy sarko put, aväy särki dhuv. Aut.
- 42 konk. mahe. Aväy zanam khän bhäpäy tō apliä putatçō. Aut. Man 1471
- 43 konk. Randek sat ghov. Aut.

Sources bibliographiques: R. Dalgado: *Florilegio de Proverbios concanis*, Coimbra, 1922; Rao Saheb Dr. V. P. Chavan: *The Konkani Proverbs*, Bombay, 1928; Roque Bernardo Barreto Miranda: *Enfada de Anexins goeses*, Novagoo, 1931; S. S. Talmaki: *Konkani Proverbs and Konkani Similes and Idioms* (with an introductory note and a note on the Konkani language in its relation to Mahrathi), Bombay, 1932; S. S. Talmaki: *Konkani Proverbs and Riddles, Lullabies and Nursery Songs*, Bombay, 1936; Rev. A. Manwaring: *Mahrathi Proverbs*, 1899; T. F. Thiselton — Dyer: *Folklore of Women*, London, 1905; Vriddachanakyia (collection de maximes populaires en mahratte traduites pour l'auteur par Mr. X. R. Sardessae); *1500 Kanavese Proverbs* — published by the Kanavese Mission (en Kanarais — traduits pour l'auteur par Mr. K. R. Keni).